

Souvenirs de la guerre espagnole

Ce que j'ai vu en Espagne.

à Navilly avril 1939.

Commencement

J'avais 13 ans quand la guerre commença...
J'habitais Taragosse. - Mes parents; mon grand-père
(père à mon papa) et mon petit frère qui comptait
9 mois composaient toute ma famille. -

Le 18 juillet à 2 heures du matin, mon papa
se presenta chez nous en nous disant d'une voix
plus triste qu' autre chose: «! ça y est! le fascisme
est déclaré. - Cette nuit-là je ne pus dormir en
me demandant la signification de ces paroles qui
avaient rempli mes parents d'horreur. -

À 7 heures du matin (le 19 juillet 1935) je me
suis levée et je vis un grand défilé de tanks et
charres d'assaut qui se promenaient par toutes les
rues à la stupeur générale. Les gens se demandaient
pleins de peur les uns aux autres: « mais; qu'est
que c'est que ça? »

À la suite de ce défilé eurent lieu de grandes ma-
nifestations composées d'hommes et des femmes tous
habillés de bleu marine. Ils envahirent les rues de
la ville et sa banlieue levant leurs bras horizon-

talement et criant d'une voix forte et sonore.

« ! Vive l'Espagne ! . . . ! Vive le fascisme ! . . . ! Vive le roi ! »

J'ai eu tellement peur et j'étais tellement impressionnée, que je me suis mise à courir vers notre maison et j'embrassai fortement ma mère qui m'attendait les bras ouverts et qui pleurait en me disant : « Oh ma fille ! qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? Personne ne savait rien encore de la situation militaire, mais on pensait que ça finirait bientôt. -

Un tragique.

Nous habitons aux environs de Saragosse le lieu dit " Ferrero " où l'on allait passer l'été parce qu'il y faisait moins chaud. - Notre maison, était placée à 20 mètres du Canal impérial, où se déroulèrent par la suite, les plus effrayantes scènes de la Révolution. -

Vers une heure du matin j'entendis les premiers coups de fusil. - Comme nous étions à 1 km de la prison militaire, je crus sans aucune doute que la sentinelle déchargeait son fusil sur

un prisonnier qui voulait se sauver. Mais, après réflexion, je pensai qu'en étant donné l'éloignement de la prison, ces coups de fusil venaient de plus près.

Je pris les draps avec mes mains tremblantes et je m'en couvris la tête. Au bout d'un quart d'heure, je ne pouvais plus respirer à cause de la chaleur. J'essayai de me découvrir et je crus mourir quand le silence de la nuit me fit entendre une voix de femme qui criait sans force: "Oh mon enfant! Oh mon....." ; "Boum! boum!" plusieurs détonations avaient coupé tout d'un coup la phrase de la pauvre femme; je ne pouvais m'expliquer d'aucune façon ce qui se passait mais, "Oh! malheur ma souffrance n'était pas finie encore, puisque je continuais d'entendre des cris et des blasphèmes qui pénétraient au fond de mon cœur, jusqu'à 4 heures du matin. —

Quand je me suis levée sans rien dire à personne j'ai descendu la petite côte qui conduisait au Canal et..... je restai complètement sans respiration quand je vis l'horrible spectacle qui s'offrait à ma vue. Le premier cadavre que je trouvai fut celui d'une jeune femme qui se trouvait enceinte; c'est à ce moment-là que je compris les cris si

émouvants de cette malheureuse. Un peu plus loin, il y avait plusieurs groupes composés d'hommes et femmes ayant les mains attachées fortement par des cordes. Les hommes me baiguèrent la figure; et le cœur oppressé par l'angoisse, je suis retournée chez nous et je racontais tout ce que je venais de voir. Des nuits semblables se succédaient encore. Mon papa qui n'allait plus au bureau était appelé par la radio et par les journaux, mais avant qu'ils ne l'atteignent il s'était caché chez des amis ayant une laiterie. Ces amis étaient de vrais catholiques. Ils ont oublié les opinions de mon papa pour nous protéger effrayés par les crimes monstrueux accomplis par les falangistes.

L'enquête commença chez nous. Vers une heure ou deux heures du matin on entendait le bruit d'un canon qui s'arrêtait devant notre porte. Ensuite j'entendis au même moment que de nombreux hommes encerchaient la maison, tandis que d'autres, montaient au toit d'autres enfin frappaient la porte de leur fusil en criant d'une voix terrible: « Les fascistes au

service de l'Espagne, ouvrez donc, vite vite!" C'était
ma maman qui se levait généralement pour ouvrir
la porte. "Maman Lazaro?" Oui Monsieur
mais il n'est pas là; le 29 juillet il est partie et
nous n'avons pas des nouvelles depuis ce moment.
Ils bouleversèrent complètement la maison, les meubles,
saccageant le linge puis partirent. De mon lit
j'écoutais tout ce qui se passait dans la rue; j'enten-
dais bien les pas descendant du toit. Ensuite avec ho-
neur j'entendais le camion qui descendait la côte,
et dix minutes plus tard..... j'entendais de nou-
veaux les malheureuses cris d'hommes et de femmes
qui demandaient pardon des fautes qu'ils n'avaient
pas commises, puis les coups de feu qui coupèrent
tout d'un coup la vie de tous ces malheureux qui
tombaient aux mains de ceux qui se disaient: "Les
bienfaiteurs de la Patrie"

Deux mois plus tard.....

J'avais la conviction que ma maman serait mi-
se en prison. C'est pour cette raison que je partais

toutes les nuits chez des amies habitant près du cimetière. On pensait que la trouvant seule avec son bébé de 11 mois, ils auraient pitié. —

J'étais bien contente de partir parce que là-bas je n'entendais rien de toutes ces horreurs, mais malheureusement cette nuit-là à la même heure que d'habitude j'entendis les mêmes detonations et les mêmes cris, cette fois un peu plus éloignés, quand tout fut fini le silence de la nuit se fit de nouveau. Je me croyais tranquille mais, au bout d'une demi-heure, un camion passa, ses occupants déchargèrent leurs fusils nettement, nous étions comme folles en nous regardant sans un mot. Le matin en nous levant nous avons trouvé à droite de la porte du cimetière plusieurs cadavres; j'ai reconnu celui d'une petite voisine de 15 ans avec son papa. Nous les avons reconnus à leurs vêtements car leurs têtes étaient écrasées sous de gros cailloux. Ensuite quand nous sommes retournées de nouveau, nous avons vu le réservoir d'essence tant perfore, nous avons compris que c'étaient les detonations entendues si près de nous la nuit passée. Je suis retour-

née chez nous, maman m'a dit que personne n'était venu durant la nuit. J'étais contente mais je tremblais de crainte pour la journée. En effet, à 10 heures du matin 12 falangistes arrivèrent chez moi pour faire une nouvelle enquête.

Celle-ci fut plus grave que les autres, c'était la 9^{ème} fois qu'ils venaient; après avoir bien inspecté les chambres, ils basèrent au jardin; ils croyaient que nous avions des armes enfouies en terre et pour cette raison ils renversèrent tout. Je pleurai quand je voyais toutes mes fleurs arrachées et tout mon jardin qui paraissait une montagne de terre. Ils ont emporté plusieurs livres de notre bibliothèque et plusieurs cadres de diverses personnalités politiques. Finalement, sans aucune pitié pour nous, ils ont emporté ma maman qui pleurait de nous laisser si seuls.

Les nuits qui suivirent le départ de ma maman furent terribles. Obligée de rester chez nous toute seule avec mon grand père et mon petit frère, je transportai mon lit à la chambre la plus éloignée du côté du canal afin de ne pas entendre les cris effrayants mais, malgré cela, les

nuits suivantes je les entendais encore plus forts.
Au milieu de toutes les voix je croyais toujours reconnaître celle de ma maman. Je ne pouvais dormir et je ne pensais plus à moi.
Je restai pendant presque toute la nuit assise sur mon lit et regardant sans me fatiguer le pauvre petit qui allait rester si jeune sans maman. Je savais où elle était, mais il m'était interdit d'aller la voir. - Le dernier jour de prison, j'eus la permission d'entrer avec mon père. - Les falangistes nous ont conduits dans une chambre dans laquelle il y avait ou peu près 20 ou 25 femmes aux visages décomposés par la souffrance et la fatigue et les yeux rouges de pleurs. Ma maman poussa un cri de joie en nous voyant et nous embrassa fortement. - Quand les soldats partirent en nous laissant elle m'expliqua tout; elle avait été cruellement battue dans l'intention de lui faire parler: 1° lui faire avouer qu'elle était mon papa. 2° l'obligeant à dire que notre maison avait été achetée avec de l'argent russe. - (Ce qui n'était pas vrai) Devant son obstination à

ne rien dire ils l'ont obligée à boire de l'huile
de ricin ce qu'ils employaient pour faire parler.

Ils lui avaient enlevé tout ce qu'elle portait en
or, ses pendants et ses deux bagues, et dernièrement
elle m'a fait savoir que la nuit suivante elle de-
vait être fusillée comme les autres. Elle m'a dit
d'aller voir Monsieur Palacin un cousin à Mon-
sieur Muro chef des troupes falangistes dans tout
le territoire Aragonais. Quand celui-ci m'entendit
raconter tous nos malheurs me dit qu'il tâche-
rait de parler avec lui pour sauver ma ma-
man. Vraiment il avait peur aussi de lui de-
mander parce que, dans tous les prisons il
y avait des pancartes disant que tous ceux qui de-
mandaient la grâce de prisonniers étaient consi-
dérés comme traîtres à la Patrie puis qu'ils vou-
laient la livrer de malfaiteurs. Malgré tout
cela il passe sa nuit à chercher Muro afin de
lui parler de nous et de ma maman. Or il était
au front de Belchite et il a été obligé de parler à
celui qui le remplaçait. Heureusement cette fois
ils ont eu pitié et à trois heures du matin ma
maman a été mise en liberté.

Au bout de 15 jours mon papa déguisé en pâtre partit par les montagnes vers les gouvernements, il est arrivé à Mediana de Aragón village où ils habitent mes grands'pères il y resta trois jours et au bout de ce temps là il partit du côté de Léture où étaient les tranchées de nos troupes. - Dans la même semaine je suis partie aussi au village accompagnée de mon petit frère qui était plein des boutons.

Le village était très tranquille ne s'était pas senti de guerre. - Un samedi on nous dit que les falangistes venaient dimanche pour faire une messe à Calvo Sotelo (personnalité politique assassinée avant la guerre) mais je tremblais parce que je savais bien qu'ils disaient toujours cela afin de tranquilliser les habitants et les surprendre chez eux. - Je suis allée au président des femmes socialistes du pays et je lui ai dit tout ce qu'ils allaient faire eux si jamais ils les attrapaient. Je lui ai raconté tout ce que j'avais vu à Saragosse, mais naturellement c'était des choses tellement terribles et impressionnantes qu'il n'a pas voulu me croire. -

Lorsquand je vis qu'il ne m'écouterait pas j'ai parlé
avec d'autres jeunes-hommes en leur expliquant les
mêmes choses. - Ceux-ci se résolurent à partir la
nuit par la montagne vers les gouvernements.

Moi j'étais décidée à partir avec eux mais
ils n'ont pas voulu, me disant que s'il fallait
courir je ne pourrais pas et ainsi on nous attrape-
rait tous ensemble. - Avec résignation mais
pleine de peur je suis restée. - La terrible
messe ne se fit pas attendre. Le lendemain à
six heures tout le village était encerclé par
des troupes falangistes, d'autres, avec un mé-
chant gendarme du village qui ne pouvait
pas nous voir à cause de nos idées. Ils parcou-
raient les maisons et emmenaient en prison
tous ceux qui ils n'aimaient pas. - Mon grand
père et mes deux oncles étaient cachés dans la
montagne et je ne craignais pas pour eux. -

À huit heures du matin six falangistes
avec leurs fusils et accompagnés toujours par
ce gendarme arrivèrent chez nous, moi j'étais à
la porte avec mon petit frère, le gendarme
se dirigea vers moi et me dit "Qu'est-ce que tu

grand'père et les oncles ? " Depuis une semaine nous ne savons rien d'eux " ai-je répondu, et à ma grande surprise je le vis se diriger vers les jeunes falangistes n'ayant pas 18 ans et il leur dit " Je ne m'en fais pas; tant pis, au lieu des hommes je prendrai les femmes. En même temps il me prit violemment par le bras et il m'amena au milieu des rangs formés par les falangistes. Ils me regardaient d'un air triste et à ce moment-là j'ai compris que sans aucun doute c'étaient ces camarades qui allaient m'enfermer en prison: en effet les gens de gauche afin de sauver leur vie, étaient obligés de se faire falangistes et c'étaient eux, commandés par les autres, qui tuaient leurs camarades pour ne pas payer le même prix; mais après les crimes leurs opinions restaient les mêmes. J'ai appelée ma grand'mère et je l'ai embrassée; j'ai voulu prendre mon petit frère mais ils ne me l'ont pas permis et je suis partie vers la prison avec la terrible pensée de ne revoir jamais personne, pendant tout le long de la route les malheureux cris de mon frère...

porte à l'autre dans l'intention de mieux me
garder